



HAL
open science

L'événement “ saisi ” par la langue et la communication

Sophie Moirand

► **To cite this version:**

Sophie Moirand. L'événement “ saisi ” par la langue et la communication. Les cahiers de praxématique, 2014, L'événement : du syntagme au discours, 2014-2 (63), DOI: 104000/praxématique.2362. hal-01472662

HAL Id: hal-01472662

<https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-01472662v1>

Submitted on 21 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'événement « saisi » par la langue et la communication

How language and communication "seize" the event

Sophie Moirand



Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition électronique

URL : <http://praxematique.revues.org/2362>

ISSN : 2111-5044

Édition imprimée

Date de publication : 28 décembre 2014

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Sophie Moirand, « L'événement « saisi » par la langue et la communication », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 63 | 2014, document 1, mis en ligne le 13 janvier 2016, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://praxematique.revues.org/2362>

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.

Tous droits réservés

L'événement « saisi » par la langue et la communication

How language and communication “seize” the event

Sophie Moirand

- 1 Cette contribution à l'étude de « l'événement » se situe au croisement d'une réflexion sur la notion d'événement, telle qu'elle apparaît dans un dictionnaire d'usage actuel (*Le Petit Robert* 2012), et d'une réflexion sur le langage verbal dans ses rapports avec l'environnement des locuteurs (le monde, les objets du monde, objets naturels ou construits par l'homme), donc dans leurs rapports aux *realia*. Car si le mot *événement* est entré dans la langue française dès le xv^e siècle, qu'est-ce qu'un événement, aujourd'hui, à l'heure des médias, du poids des médias et des nouveaux médias, de l'internet et du web 2.0. ?
- 2 Sans doute un objet de discours bien différent de celui qui marqua le siècle des Lumières, et qui déboucha sur des débats, qui dépassèrent les frontières, au gré de la correspondance épistolaire et de la diffusion des textes littéraires, entre les philosophes, les religieux, les scientifiques, les écrivains (Voltaire, entre autres), voire au gré des estampes et des tableaux qui tentèrent de le représenter : le tremblement de terre, suivi d'un raz de marée qui détruisit Lisbonne le 1^{er} novembre 1755, et que l'on ressentit, bien au-delà de Cadix, « de l'Islande au Maroc, des États allemands à Boston »¹ ; tremblement de terre qui marqua, comme le rappelle Quénet dans un numéro d'une revue consacré aux « Catastrophes », les prémises d'une conception « moderne » de l'événement :
La laïcisation de la catastrophe réside moins dans le rejet des interprétations religieuses, qui reste très relatif, que dans les transformations du drame en événement contingent situé dans un temps et un espace précis ; avec Lisbonne, la catastrophe accède à l'histoire [...]
Elle devient une rupture du discours ordinaire des choses déterminant un avant et un après. L'historicisation de la catastrophe se traduit par des liens nouveaux entre passé, présent et futur.
[Quénet, dans *Terrain* 54 : 21]

- 3 Mais pour réfléchir sur l'événement aujourd'hui, il me semble opportun de revenir sur la définition en trois temps que propose *Le Petit Robert* 2012.
- 4 L'événement, en premier lieu, « c'est ce qui arrive... ». Ce qui arrive, *c'est ce qui a lieu, ce qui se produit, ce qui survient*, autant de verbes qui dénotent un événement. Cependant l'intérêt des linguistes pour l'événement est récent, et c'est sous l'influence de philosophes du langage (Davidson, Vendler) qu'ils ont fini par admettre que, à côté des prédicats d'action (faire/effectuer) et des prédicats d'états (être/avoir), il existe des prédicats d'événements. Car si le verbe dénote un événement, au-delà des aspects et du temps, c'est à travers la syntaxe et les principes compositionnels qu'il condense qu'on évalue l'événement (Corre 2009 et dans *Interpréter l'événement* 2014) et c'est aux formes nominales qui en découlent, qui décrivent et finalement catégorisent l'événement, qu'on peut également s'attacher pour proposer une « grammaire des événements » (Van de Velde 2006). C'est ainsi qu'on repère aisément en français les formes, verbe ou nom verbal, marques aspectuelles et temporelles, indicateurs spatio-temporels, constructions, qui actualisent l'événement :
- Un accident s'est produit hier à Fukushima
La manifestation s'est déroulée de l'Étoile à la Nation
L'explosion a eu lieu à 18 heures 30
L'avion a disparu des écrans peu après son décollage de Kuala Lumpur
- 5 L'événement, poursuit *Le Petit Robert*, c'est « ce qui arrive et a quelque importance pour l'homme », c'est-à-dire qu'il se caractérise également par ses dimensions humaines et sociales. Et si les verbes qui signalent l'événement semblent indépendants de la gravité des faits (*se produire, avoir lieu...*), les noms qui catégorisent les événements sont souvent porteurs d'une valeur émotionnelle forte, comme le montre le dictionnaire d'usage, citant en exemple les mots *catastrophe, désastre, tragédie, drame...* ou *affaire*, qu'on utilise indépendamment du type d'événement. C'est pourquoi le mot *événement* est souvent, comme le rappelle le dictionnaire, flanqué d'une caractérisation (événement naturel, événement social, événement politique, événement historique), et en particulier dans les travaux de sciences humaines et sociales (événement médiatique, événement programmé ou provoqué, événement privé, événement discursif ou linguistique, etc.), à moins qu'il ne se transforme en non-événement, et/ou qu'on l'oublie (Bouchet dans *Dire l'événement* 2013).
- 6 L'événement ayant « quelque importance pour l'homme », il intéresse en effet, au-delà des linguistes, nombre de chercheurs qui essaient de « penser » l'événement, chercheurs qui ne négligent pas pour autant les faits de langage qui participent à la représentation de l'événement : Ricœur, philosophe s'inspirant de Guillaume, a toujours accordé une place au verbe et à la temporalité ; plus récemment Neveu et Quéré (1996), sociologues, ont montré comment le nom catégorise l'événement en l'inscrivant « sous une description » qui conditionne son interprétation. Le temps de l'événement, c'est en effet ce qui soutient la médiatisation de l'événement (Arquembourg 2003, 2011), et qui conditionne l'évolution des « noms » qu'on donne à l'événement : on a longtemps parlé des « événements d'Algérie » avant que la dénomination « guerre d'Algérie » ne soit entérinée en 1999, et on parlait au mois de mai 1968 des « événements », et non de l'événement « mai 68 ». Searle, dans son ouvrage sur la construction de la réalité sociale (1995/1998), distingue les faits (ou objets) dits « naturels » (tremblement de terre, cyclone, éruption volcanique...) des faits (ou objets) « sociaux », qui sont issus de l'accord des hommes, d'une intentionnalité collective, et donc de conventions partagées au fil de la chaîne des discours produits par la société : il prend « l'argent » pour exemple, mais on

citerait volontiers aujourd'hui l'euro, la création de l'euro ou la crise de l'euro (voir Modena dans *Mediazioni* 15, 2013). La distinction n'est d'ailleurs pas évidente, nombre d'événements dit « naturels » devenant au cours du temps des événements sociaux, voire des crises politiques.

- 7 Ainsi, si l'événement a une importance pour l'homme qui le vit, il est également saisi par la parole de ceux qui le racontent, qu'ils l'aient ou non ressenti, et il résulte alors d'une construction discursive, devenant ainsi un objet commun aux sciences humaines et sociales : objet de réflexion en philosophie (Badiou, Ricœur), re-prenant sa place en histoire (Nora, Dosse), objet de connaissance pour les sciences sociales, l'anthropologie et la sociologie, il est aujourd'hui un objet d'étude des sciences de la communication, des sciences politiques et des études de discours. L'époque actuelle est par ailleurs riche en événements, depuis *mai 68* jusqu'au *11 septembre 2001* et les récents *printemps arabes*, ou *révolutions* (*révolution orange* ou *révolution du jasmin*, voir récemment la révolte des parapluies), et dans une autre catégorie d'événements *Tchernobyl* ou *Fukushima* qui, lorsqu'ils prennent une dimension politique, ont tendance à servir ensuite d'« argument » (Chateauraynaud et Doury *infra*), jusque dans les caractérisations d'événements ultérieurs et même la prévision d'événements qui pourraient survenir : *un petit Mai-68 des banlieues*, *le 11 septembre espagnol*, *le 11 septembre indien*, *le spectre d'un nouveau Tchernobyl* à propos de la centrale de Fukushima et « *Le danger d'un 11 septembre européen* » (06/2014, titre de presse).
- 8 L'accélération médiatique, qui intervient dès qu'un événement se produit, fait que les événements sont de plus en plus rapidement « saisis par la communication », devenant ainsi des *événements-objets* (Quéré 2013), qui les distingue des événements existentiels, ceux qu'on ressent soi-même, et qui suscitent de véritables émotions. Mais si, comme le dit Quéré, « les événements-objets sont des substituts idéationnels et discursifs d'événements existentiels », on peut avoir une « expérience » intellectualisée, voire participer au « ressenti » de l'événement à travers les récits réels ou fictifs, les reportages, les photos ou les films, les récits littéraires ou les romans, et aujourd'hui plus fréquemment encore qu'au temps du tremblement de terre de Lisbonne : Murakami, dans un de ses derniers ouvrages traduit en français, *Underground*, prend pour objet « le ressenti » des victimes de l'attaque au gaz sarin dans le métro de Tokyo à travers le récit qu'ils en font ; Defoe, Camus avaient chacun à sa manière « raconté » la peste, et le tableau de Picasso *Guernica* a contribué à faire connaître non seulement le bombardement, mais aussi la ville qui l'avait subi et la guerre civile qui secoua l'Espagne ; plus récemment, Echenoz fait partager la vie des jeunes soldats français embarqués dans la Guerre de 1914 dans son roman sobrement intitulé *14...* Or cette accumulation de récits ou d'images d'événements au cours du temps semble aujourd'hui se combiner en mémoire à une autre dimension (voire un autre « sens » ?) de l'événement, comme le soutiennent les éditeurs du n° 32 de la revue *Sociétés et Représentations* : « Faire l'événement », c'est ce que feraient les sociétés occidentales actuelles en s'inscrivant dans une véritable « culture de l'événement ».
- 9 Faire l'événement, c'est ce que *Le Petit Robert* entérine également à sa manière : « créer l'événement se dit des médias qui mettent un fait en vedette pour en faire un événement » ; c'est, davantage encore, ce à quoi participent les citoyens d'aujourd'hui à travers le développement des nouveaux médias (les forums, les réseaux sociaux, les tweets...) ; et c'est enfin la façon dont certaines réactions individuelles se transforment en

actions « collectives » qui interviennent dans la création comme dans le déroulement des événements.²

- 10 Alors, si les marges du discours, c'est là où s'arrête le discours, les marges de l'événement, c'est là où commence le discours lorsque les locuteurs sont en prise avec les *realia*, les choses du monde, l'événement qu'on « ressent » ; c'est là où intervient le récit, lorsque sont décrits, racontés, commentés tous les objets ou les faits du monde qui peuvent être saisis par la langue et la communication (par ex., les représentations sensorielles : le bruit d'une explosion, la terre qui tremble, la mer qui se soulève, une grenade qui éclate...); objets et faits qui peuvent aujourd'hui être également saisis à travers toutes les ressources de la « technologie discursive » (au sens de Paveau 2006), qui sert d'intermédiaire.
- 11 On traitera ainsi successivement de l'événement « au risque des mots » qui le désignent, de la dynamique de l'espace-temps de l'événement à travers la mémoire, l'histoire et le précédent, pour terminer sur une forme et un moment particuliers du traitement des événements : la représentation discursive des controverses, telle qu'elle se manifeste aujourd'hui dans la presse quotidienne en France, dès lors que l'événement, saisi par la communication, est désormais sous l'emprise de l'action collective des citoyens.

1. L'événement au risque des mots qui le désignent...

- 12 Lorsque j'ai commencé à travailler sur le rôle du langage dans la médiatisation des faits et/ou des événements, j'ai évité longtemps le mot *événement*, qui avait pris un sens particulier dans l'analyse du discours dite française (voir par ex. Guilhaumou, Maldidier, Robin 1994). Je préférais en effet me concentrer sur des questions de méthode à partir de la description de données empiriques recueillies autour de la notion de moment discursif : « Un fait ou un événement ne constitue un moment discursif que s'il donne lieu à une abondante production médiatique et qu'il en reste également quelques traces à plus ou moins long terme dans les discours produits ultérieurement à propos d'autres événements. » (Moirand 2007a : 4). L'hypothèse sous-jacente à ces premiers travaux sur l'événement, c'était que les discours qui accompagnent le surgissement puis le traitement de l'événement dans la presse contribuent non seulement à la représentation de l'événement, mais plus précisément à la construction des référents de l'événement, les objets et les faits du monde induisant ainsi la façon de les appréhender, de les nommer, de les raconter et de les mémoriser. Ce sont alors les mots qui « disent » l'événement qui constituent les premiers observables de l'analyse.³

1.1 Comment on nomme les faits ou les objets du monde

- 13 Je prendrai pour exemple trois « faits » du monde recueillis à la une ou dans les pages « événement » ou « fait du jour » de la presse quotidienne française : un fait physique, un conflit de société, un objet du monde « transformé » par l'homme.

1.1.1 Décembre 2004 : le tsunami en Asie

- 14 Fin décembre 2004, un tremblement de terre est ressenti en Asie du Sud-Est. Il est suivi d'un raz de marée.

- 15 – Le 28 décembre, en France, la une du journal *Le Monde* fait parler les témoins qui disent ce qu'ils ont « vu », passant ainsi de la perception de l'objet du monde aux métaphores qui le représentent :
- une formidable masse d'eau, une vague puissante
 - un mur d'eau de mer, un mur d'eau de 5 à 10 mètres
- 16 – Deux jours plus tard, *Le Monde* quitte les descriptions du fait physique qu'on appelle désormais « tsunami » pour décrire les conséquences humaines de l'événement au travers de désignations ou de caractérisations à valeur émotionnelle forte, qui ne sont pas spécifiques de ce type d'événement (le déterminant défini renvoyant alors à l'événement qui fait la une de tous les médias) :
- un désastre humanitaire, le tsunami meurtrier
 - la catastrophe, la tragédie, le désastre
- 17 – Une semaine plus tard, l'événement ayant déclenché un grand élan de solidarité internationale (en raison de son ampleur ? du moment de la catastrophe – Noël ? ou parce qu'il y avait de nombreux Européens en vacances sur les plages et dans les hôtels de cette région du monde ?), *Le Monde* titre sur les interrogations qui déjà surgissent sur « l'utilisation des dons » :
- Polémique sur l'utilisation des dons pour l'Asie dévastée
 - Les collectes pour les pays ravagés par le tsunami atteignent des niveaux records [sic]
 - Actions d'urgence ou reconstruction : à quoi doit servir l'argent ?
 - Médecins sans frontières suspend le recueil des dons
- 18 Ce que Plantu illustre à sa manière, montrant comment un fait physique devient un événement sociopolitique en dessinant une énorme vague qui se termine par une pluie de billets de banque (dessin en une du *Monde*, 06.01.2005).

1.1.2 Les événements de banlieue de l'automne 2005

- 19 Bien avant qu'on donne un nom à ces événements (on les désigne aujourd'hui comme « la crise des banlieues de 2005 »), la presse commence par décrire les actes et les acteurs qui sont à l'origine des incidents (voir Moirand 2009, 2010) :
- Au début, il y a des faits : deux jeunes sont morts électrocutés. Ils étaient poursuivis par la police.
 - Leurs copains, puis d'autres jeunes, là et ailleurs, manifestent en signe de protestation.
 - Ce sont des jeunes (jeune = état temporaire, dit le dictionnaire), des adolescents, des gamins, des jeunes des cités, disent les journaux :
 - Ils mettent le feu à des poubelles, ils incendient des voitures, ils cassent, ils lancent des bouteilles.
 - Ce sont alors de jeunes casseurs, de jeunes incendiaires (il s'agit d'« actions »).
 - Au fil du temps, le trait sémantique « jeune » disparaît, les actes et les actions aussi, pour laisser place à d'autres désignations d'« états », qui ne sont plus forcément « temporaires » :
 - Ce sont des voyous, des bandes organisées, de la racaille.
- Ce qui donnera lieu lors d'événements de même nature deux ans plus tard à une désignation globale des jeunes (et moins jeunes) impliqués dans ce type d'événements : la voyoucratie (Hailon dans *Dire l'événement* 2013).
- 20 C'est à partir de récits de faits fragmentés (voitures brûlées, écoles détruites, magasins saccagés, etc.) que le discours construit une représentation d'un référent global de

l'événement qu'on nommera plus tard « la crise des banlieues », mais également une représentation des acteurs de cet événement et de leurs actes. Quelques mois plus tard, lorsque ce sont les étudiants qui manifestent, il y a également des heurts avec la police, des poubelles et des voitures incendiées, etc. ; mais si on les désigne aussi comme des casseurs, des incendiaires et des voyous, on ne les traitera pas de « racaille », préférant alors, en écho à mai 68 que la télévision re-diffuse en boucle aux journaux du soir, les traiter de « trotskistes » ou d'« anarcho-syndicalistes » (Moirand 2010).

1.1.3 L'enjeu d'une dénomination spécialisée

- 21 Lorsque le débat sur les organismes génétiquement modifiés a surgi, la question de la désignation des objets s'est posée : comment nommer une plante « manipulée » par la science, qui ne porte aucune trace « visible » de manipulation ?
- 22 La « manipulation » est en effet ici un terme scientifique (sens 1 du dictionnaire, qui donne pour exemple « les manipulations chimiques »). Mais 'manipuler' peut prendre une valeur évaluative négative (une manipulation électorale, par exemple), et c'est ainsi que Bruxelles a préféré proposer une dénomination générique autre : *Organismes Génétiquement Modifiés* ou OGM. Or le M du sigle permet aux opposants de « jouer » avec les deux caractérisations : *modifié* ou *manipulé* ?
- 23 Au fil des discours et des controverses qui perdurent encore, on relève, y compris sur une même page, voire dans un même article ou une même émission, des paradigmes de désignations dévaluant l'objet de la modification (Moirand 2007a, par ex.) :
 - végétaux bricolés
 - plantations contaminées
 - colza pollué
 - soja fou
 - nourriture frankenstein
 - nourriture américaine
- 24 Le mot OGM est ainsi devenu une « arène », au sens de Bakhtine, un lieu de discussion et de réfutation, dont l'effet se répercute sur les désignations des actions contre les OGM et sur les désignations des acteurs de ces actions :
 - OGM : la résistance s'organise
 - Croisade anti-OGM
 - la fronde anti-OGM
 - la bataille des OGM
 - activistes, terroristes, vandales, obscurantistes
 - actes « hors la loi »
 - actions commandos
 - actes de vandalisme
 - démarche totalitaire
- 25 Outre les allusions inscrites dans ces mots, qui renvoient à différentes périodes de l'Histoire de France, et/ou qui inscrivent sémantiquement qu'il y a « deux camps », voire des arguments contradictoires (*L'OGM ou la faim ?* titre un dossier de *Libération*), cela contribue à faire dévier l'information sur les OGM vers une représentation des controverses (voir en 3. *infra*), avec ici un déséquilibre dans l'éventail des formes désignant les « anti-OGM » : ce sont toujours leurs actions qu'on dénonce, rarement les positions adversaires dans la presse écrite imprimée. C'est en effet sur les forums et dans les blogs sur l'internet, où ont lieu des débats contradictoires, qu'on trouvera davantage

de désignations disqualifiant les « pro-OGM » qui « saccagent la nature » (scientifiques, multinationales de l'agro-alimentaire, hommes politiques et agriculteurs parfois).

1.2 L'acte de nommer

- 26 Les observations récentes proposées par des linguistes sur l'acte de nommer rejoignent ce que des sociologues, Neveu et Quéré, avaient remarqué à propos de la nomination de l'événement (même s'ils ne l'appelaient pas ainsi), à savoir que « Dès lors qu'un événement a été identifié sous une description (un attentat politique, une grève, une émeute, un krach boursier, etc.), son explication et son interprétation sont orientées et délimitées par la teneur sémantique des termes utilisés pour cette description » (1996 : 15). Les exemples qui précèdent illustrent la même idée, montrant ainsi ce que peut apporter aujourd'hui une sémantique « qui n'a plus peur du réel », celle que Siblot développe dans le cadre de la praxématique (1997 et dans Cislaru 2007), posant alors que, dans l'acte de nommer, le locuteur entretient une triple relation à « l'objet » : « le réel » du monde, « le réel » du locuteur qui interprète le monde, et « le réel » de la relation du sujet aux autres, ceux à qui il s'adresse (classes de destinataires et surdestinataires, ajouterai-je, dans un cadre emprunté à Bakhtine/Volochinov). Mais si j'ai mis « le réel » entre guillemets, c'est que même si la perception du monde (et/ou sa représentation) intervient indiscutablement dans l'acte de nommer, on ne peut faire abstraction des objets eux-mêmes lorsqu'on « dit » l'événement ; on peut alors emprunter à Gibson la notion d'affordance : cette propriété d'un objet de l'environnement immédiat qui indique à l'utilisateur quelle relation instaurer avec l'objet (voir Paveau 2012, par ex.), et qui fournit également des instructions sur la façon d'en parler.
- 27 C'est donc à travers ces deux perspectives qu'on peut s'interroger sur l'acte de nommer un événement aujourd'hui. Car au-delà des formes du nom d'événement⁴, déjà bien étudiées (Calabrese 2013, Serano 2012, Veniard 2013 par ex.), c'est sur le statut de nom propre du nom d'événement qu'on s'interroge (*Les Carnets du Cediscor* 11) : sur le nom qu'on refuse (ce qu'on appelle aujourd'hui la guerre civile espagnole n'est pas nommée⁵ ainsi dans les livres d'école du Premier franquisme – Lumière dans *Dire l'événement* 2013) ; sur l'évolution des référents désignés par un nom, depuis un objet concret (le voile qu'on porte sur la tête) et ce qu'il signifie (dans une tradition religieuse) jusqu'à la dénomination de ce qui est devenu un événement de société, voire un événement provoqué (l'affaire du voile – Calabrese dans Cislaru 2007, un débat sur le voile intégral – Ravazzolo dans *Dire l'événement* 2013) ; ou encore sur un nom d'événement médiatisé, la révolution du jasmin, mais contesté par les internautes concernés (Azouzi dans *Mediazioni* 15, 2013, Calabrese dans *Dire l'événement* 2013).
- 28 Les toponymes sont ainsi de bons candidats à une réflexion sur le nom d'événement, qui se construit au fil du temps entre catégorisation et mémoire collective. Ainsi Bhopal, Tchernobyl, Fukushima... récemment, mais également Guernica, Trafalgar, Pearl Harbour, Oradour... sont d'abord des noms de ville ou de lieux. Devenus les lieux d'un événement (guerre, massacre, explosion chimique ou nucléaire), ils désignent alors un nouveau référent sans perdre pour autant leur référent initial. Les noms de bataille sont ainsi représentatifs de cet ancrage cognitivo-discursif « situé » que souligne Paveau (dans *Mots* 86, 2008) : lieux de victoire pour les uns, lieux de défaite pour les autres, ils ont des cheminements sémantiques complexes selon les codes culturels, identitaires, affectifs, mémoriels des individus ou des communautés discursives qui les utilisent.

- 29 Mais au-delà des nouveaux sens qu'ils acquièrent ainsi au cours de l'histoire, les toponymes prennent en discours, et en particulier dans le discours médiatique, une fonction pragmatique particulière lorsqu'ils interviennent dans la catégorisation et/ou la caractérisation de nouveaux événements, comme on l'a déjà entrevu ici : *le Tchernobyl aviaire, Kaboul sur Banlieues, un petit Mai-68 des banlieues, Le printemps français...* Barbet (2009 et dans *Dire l'événement* 2013) a étudié de manière systématique le trajet discursif de l'appellation Grenelle, toponyme qui servit d'abord à désigner une rue (*rue de Grenelle*) puis, par métonymie, des ministères (situés rue de Grenelle) puis les accords conclus à l'issue des mouvements de mai 1968 au ministère du Travail (*les accords de Grenelle*), et enfin une conférence sur l'environnement en 2007 (*le Grenelle de l'environnement*), avant de devenir une matrice très productive de création d'événements⁶ à tel point que les étudiants français actuels, pour qui *les accords de Grenelle* sont de l'histoire ancienne (voire carrément ignorés), pensent que *grenelle* désigne une réunion, une conférence... Mais ce que le travail de Barbet, spécialiste de sciences politiques, apporte, c'est justement l'explication de cette circulation discursive : les raisons historico-politiques qui ont conduit la majorité politique à proposer en 2007 « le Grenelle de l'environnement », pensant ainsi faire consensus, jusqu'au succès de la forme « grenelle » qui fonctionne comme un argument, avant de retomber récemment dans un quasi-oubli, que ce soit dû au changement de majorité gouvernementale et/ou à la remise en cause de l'écotaxe, seule réelle décision prise lors du Grenelle de l'environnement...
- 30 Ce qu'on remarque, au fil de différentes études réalisées sur le fonctionnement des noms d'événements, c'est qu'ils semblent fournir en discours des instructions d'interprétation, qui dépendent autant de l'objet « nouveau » qu'on désigne (et de son affordance) que de leur parcours antérieur. C'est pourquoi ils conduisent à l'élaboration d'une sémantique discursive, telle qu'on peut l'imaginer aujourd'hui, et qu'on pourrait adapter à l'étude des événements :
- 31 – Il s'agit de prendre en compte les relations entre les locuteurs et l'expérience qu'ils ont des objets du monde, donc les relations entre les locuteurs, les interlocuteurs et leur environnement, et de s'interroger sur l'acte de nommer « en situation », sur le sens des mots en contexte (cotexte et contexte), y compris au cours de leur circulation intertextuelle et interdiscursive à travers différentes communautés et au cours du temps (voir Née 2012, Veniard 2013).
- 32 – Il s'agit alors d'emprunter aux sémantiques qui se sont développées récemment, et différemment des sémantiques structurales de l'époque des premières analyses du discours en France : des sémantiques qui prennent en compte le référent des objets de discours à partir de l'une ou l'autre des « facettes » de l'objet du monde (Cruse) ou de leur indexicalité (Cadiot) ; des sémantiques anthropologiques qui prennent en compte les relations que les locuteurs entretiennent avec les objets, les acteurs et l'environnement de l'événement, des sémantiques cognitives « situées » et « externalistes » qui pensent que « les objets naturels ou artificiels sont des contributeurs à la production des discours » (Moirand 2011, Paveau 2012, par ex.).
- 33 C'est dans ce cadre qu'on peut replacer l'événement dans l'espace et le temps, et s'interroger sur le rôle de l'histoire, de la mémoire et du précédent dans la façon de « dire l'événement ».

2. La dynamique de l'espace/temps de l'événement : la mémoire, l'histoire et le précédent

- 34 S'interroger sur la construction discursive de l'événement et le rôle du langage dans cette construction, c'est prendre en compte, au-delà du nom et du verbe d'événement, le co-texte et le contexte qui rendent compte d'une temporalité dynamique de l'événement : l'événement, ce n'est pas seulement « ce qui arrive », mais c'est aussi comment on le raconte lorsqu'il est « saisi » par le discours et la communication, et qu'on oriente alors son récit vers l'avenir autant que vers le passé.

2.1 Une perspective constructiviste

- 35 On adopte ainsi une perspective constructiviste, qui prend en compte l'inscription spatio-temporelle de l'événement : il y a un avant (*Après le référendum en Crimée que va faire Poutine ?- Arte*) et un après de l'événement (*L'après Fukushima*), il y a une histoire de l'événement et l'histoire des événements de même type, qui font intervenir la mémoire du précédent (*Le spectre d'un nouveau Tchernobyl*, à propos de Fukushima, et ci-dessus la mémoire de l'intervention russe en Géorgie, à propos de la Crimée) jusque dans l'argumentation des acteurs qui s'affrontent sur le présent et le devenir de l'événement. Ainsi, comme le disent Chateauraynaud et Doury (dans *Dire l'événement* 2013 :269) : « Si l'orientation vers le passé occupe une place importante de l'activité argumentative en régime de polémique, la construction discursive de la temporalité des débats passe également par des formes de prédiction, qui déroulent des scénarios immédiatement investis par une visée argumentative. »⁷

- 36 Cela se manifeste jusque dans le choix des images d'archives que l'on emprunte aux événements antérieurs, comme le montrent Niemeyer et Rosselet (2012 : 107) à propos de l'information télévisée sur le nucléaire en France et en Suisse romande, remettant en cause l'idée que la télévision travaillerait sur le seul présent (ou l'accompli du présent), et démontrant au contraire sa force d'intervention « dans la constitution et la réactivation des mémoires collectives », (au sens de Halbwachs : Moirand 2007a et 2007b) :

L'information télévisée navigue constamment entre le passé, le présent et l'avenir [...]. La médiatisation d'événements de grandeur majeure ou mineure se fonde notamment sur un horizon du passé au moment où ces derniers arrivent. Autrement dit, l'accident de Tchernobyl (1986) aide à expliquer ce qui se produit à la centrale de Fukushima. Ou encore, l'accident de Tchernobyl est lié à celui de Three Miles Island de 1979.

L'analyse des émissions montre comment la télévision essaie de combler le manque d'informations en ayant recours au passé et aux procédés de mise à jour de l'actualité du risque nucléaire.

[Niemeyer et Rosselet 2012 : 106]

- 37 Cela se manifeste jusque dans les « trajets sémantiques » que suivent les dires sur l'événement, à travers les acteurs, leurs actes, leurs actions et leurs dires, et lorsqu'ils passent d'un énonciateur à un autre, et que ces trajets sémantiques témoignent de l'événementialisation d'un fait du monde à travers les échos mémoriels qui ricochent d'une formation discursive à une autre : ainsi, comme le disent Née et Veniard (2012 : 19-20), « La question du sens lexical et d'une valeur d'usage du mot dans le discours, de moindre pertinence, semble écartée au profit d'un sens contextuel et énonciatif – le mot

prend sens ou perd son sens originel d'un énoncé à l'autre, circulant dans des espaces – les discours de presse – aux frontières poreuses et aux formations discursives hétérogènes. »

2.2 Le moment de l'événement

- 38 On repère assez aisément le moment où l'événement surgit, en particulier dans les médias, surtout lorsqu'il s'agit d'un fait physique (dit parfois « naturel ») : ainsi, le 11 mars 2011, a-t-on pu entendre à la radio et voir à la télévision qu'il y avait eu un tremblement de terre au Japon, et apprendre qu'il était suivi d'un tsunami.
- 39 Le 12 mars 2011, la une du journal quotidien *le Parisien / Aujourd'hui en France* reproduit une photo de l'énorme vague et titre sur ses conséquences : *La vague meurtrière*.
- 40 Les pages 2, 3, 4, 5, consacrées à ce « fait du jour », titre de la rubrique, reproduisent alors des photos de destructions d'immeubles, de voitures ou d'avions ensevelis, de rescapés qui campent ou de Tokyo « paralysé », mais se veulent partiellement rassurantes sur l'état des centrales nucléaires, comme on peut le lire en p. 3 :
- Les centrales nucléaires ont bien résisté au séisme, mais le danger n'est pas écarté.
- 41 Trois jours plus tard, l'ombre du « précédent » est directement évoqué à la une, qui publie la photo d'une habitante protégée par un masque (*Le Parisien / Aujourd'hui en France*, 15.03.2011) :
- Le spectre d'un nouveau Tchernobyl
- 42 Mais alors que les pages 2 et 3 du même numéro insistent sur le rappel d'un « précédent » : *Va-t-on vers un nouveau Tchernobyl ?*, remettant en mémoire, dans les titres des articles et dessins ou photos à l'appui, les « Conséquences terribles sur la santé » ou le travail des « liquidateurs sacrifiés de Tchernobyl », les pages 4 et 5 quittent le Japon pour revenir en France, ce qui s'inscrit dans l'usage qui est fait de prépositions de lieu, d'adjectifs et de possessifs :
- À **Fessenheim**, pas d'affolement autour du site [titre d'article]
 Construite en zone sismique, cette centrale nucléaire est la plus vieille de **France** [légende de photo]
 Les centrales **françaises** et le risque sismique [carte de la France]
 Des doutes sur **nos** centrales
 « Il y a peut-être des leçons à tirer **en France** » [titre d'une interview]
- 43 Ainsi la double page (p. 4 et 5 du même numéro) assume complètement ce retour en France, répartissant sur l'aire de page deux interviews des acteurs français principaux du nucléaire (la présidente du directoire d'Areva et le directeur adjoint de la production d'Électricité de France), des articles d'information sur les points de vue opposés des associations anti-nucléaires et des habitants de Fessenheim inquiets pour leur emploi si on ferme la centrale, et sur les polémiques entre les acteurs du nucléaire civil et leurs opposants, ainsi que des photos de centrales françaises et une carte de France avec les lieux d'implantation des centrales et l'évaluation des risques sismiques, etc. (voir en 3 ci-dessous le récit des controverses).
- 44 Comme le remarquent Niemeyer et Rosselet (ci-dessus), contrairement aux idées reçues, les médias ne se centrent pas sur le présent pour lequel on manque d'explications, ou même sur l'espace ou le lieu de l'événement : une fois épuisées les images qui montrent l'étendue des dégâts (mais la contamination nucléaire n'est pas « visible »...), on fait appel au passé et on embraye sur le risque nucléaire, le futur proche ou hypothétique... On peut

ainsi recenser les marques de l'inscription linguistique de cet espace/temps de l'événement.

2.3 Les marques de la temporalité et de la localisation

- 45 On observe ainsi comment le précédent est introduit à partir de marqueurs comme « après », « depuis », « post » qui à la fois le rappellent et projettent un avenir :
- Deux ans après Fukushima un scénario catastrophe pour la France dans les cartons de l'Institut de sûreté nucléaire [titre, le Journal du Dimanche]
 - Depuis Fukushima, le nucléaire patine... [radio]
 - Après Fukushima, le nucléaire persévère / Deux ans après Fukushima l'atome s'accroche [Libération]
 - Dans son rapport post-Fukushima, l'Autorité réclame des investissements dans les sites nucléaires français [Libération]
- 46 Mais on trouve aussi le rappel du précédent au travers d'expressions telles que « nouveau » ou « autre », et le mot-événement suffit seul à évoquer l'argument du précédent, le référent toponymique s'effaçant alors derrière le référent construit par le récit de l'événement (*un nouveau Tchernobyl, un autre Tchernobyl, Fukushima contamine la confiance dans le nucléaire*) – encore qu'il faille tenir compte du cotexte dans la mesure où le référent initial fonctionne toujours..., et qu'on ne sait plus parfois si on parle du lieu ou de la centrale : *A Fukushima, des hauts et des bas / Fukushima : dans l'enfer des « liquidateurs »* (titres du journal *Le Monde*).
- 47 Seul le cotexte permet l'interprétation, comme par exemple dans ces titres de presse, qui conduisent à s'interroger sur le référent du mot *Lampedusa* :
- La mort accoste à Lampedusa
 - Au large de** Lampedusa, plus de 130 noyés et 250 disparus
 - L'Europe résignée à **d'autres** Lampedusa
 - L'Europe sous le choc **après le drame de** Lampedusa
 - Lampedusa **épuisée et en colère**
- 48 Si « à », marque de localisation, indique dans le premier titre qu'il s'agit bien de l'île de la Méditerranée où s'échouent les bateaux de migrants allant d'Afrique vers l'Italie, la présence d'adjectifs marquant l'émotion et/ou le sentiment incite dans le dernier à rapporter Lampedusa aux habitants de l'île qui les recueillent, traduisant par le biais métonymique « l'humain » de l'événement.
- 49 Au cours du temps d'un événement on peut suivre son événementialisation vers ce qu'on peut considérer comme un mot-événement, ici en 2009 dans une page du « Courrier de lecteurs » de *Marianne*, puis récemment dans un article du *Monde* pour le dernier énoncé⁸ :
- À Copenhague, la Petite Sirène s'est faite sirène d'alarme...
 - Ce sommet..., la plus décisive des conférences internationales...
 - Lors du sommet de Copenhague...
 - Copenhague est une pantalonnade
 - Le fiasco de Copenhague...
 - Depuis l'échec de Copenhague en 2009...
- 50 À condition de comprendre qu'il s'agit des Conférences internationales sur le climat, dont la prochaine aura lieu en France, on peut suivre l'évolution au fil du temps de ce type d'événements « programmés » et récurrents (Conférences, Sommets, G7 ou G20, etc.), et ici celles sur le climat (il s'agit ci-dessous d'exemples fabriqués) :
- La prochaine conférence sur le réchauffement climatique aura lieu à Paris
 - Le sommet de Paris, lors du sommet de Paris

À Paris...

Paris sera-t-il un nouvel échec ?

- 51 On remarque enfin la combinaison de marques de temporalité au service de la mise en séries d'événements, dont on force l'analogie, alors qu'elle est fabriquée par la médiatisation de certaines catégories d'événements, par exemple les crises sanitaires (et leur « importance pour l'homme » – Fodor dans *Dire l'événement* 2013), en particulier dans certains genres de discours (les éditoriaux, les commentaires, le courrier des lecteurs), et non pas du point de vue des scientifiques ou des spécialistes impliqués (Moirand 2007a par ex.) :

De Tchernobyl au sida en passant par le sang contaminé et la maladie de Creutzfeldt-Jakob, la mondialisation se manifeste sous la forme la plus effrayante qui soit, celle de la contamination...

La santé publique est comme un mille-pattes. Aujourd'hui le prion. Hier les hormones de croissance douteuses. Avant-hier le sang contaminé. Sans oublier l'amiante ou la pollution de l'air, voire de l'eau...

L'épi de maïs sera-t-il la pomme de discorde ? Après la vache folle et le plomb dans l'eau, sans parler, dans un autre domaine, du sang contaminé...

De la dioxine aux farines, du poulet aux boissons, avec toutes les affaires qui manifestent une montée de l'exigence de précaution, de transparence et de contrôle...

2.4 Localisation et temporalité inscrites dans le récit de l'événement

- 52 Je terminerai par deux exemples de cette événementialisation, souvent véhiculée dans la presse à la fois par des titres et/ou des photos de unes ou des dessins de presse, qui, loin d'être anecdotiques, participent pleinement à la construction des événements.
- 53 Un dessin de presse, du dessinateur Souch paru dans le *Journal de l'Île de La Réunion* (département français situé dans l'océan Indien), illustre la couverture d'un travail de recherche sur « La crise du chikungunya » (maladie provoquée par un moustique) qui fit de nombreuses victimes et provoqua un nombre de journées d'incapacité de travail impressionnant chez les habitants de cette île lointaine, sans que cela ne devienne pour autant un « événement » ni pour le gouvernement de la France ni pour les médias métropolitains (Idelson et Ledegen édts, 2011). C'est pourquoi la nouvelle du premier cas de maladie décelé en métropole est à l'origine du dessin, flanqué d'un énoncé dans lequel « en », indice de localisation, est précédé d'un « enfin » (qui en dit long...) : *Le chikungunya enfin en métropole*, alors que le moustique représenté trinque en s'exclamant : « *c'est une grande victoire pour la continuité territoriale* ».
- 54 Si l'humour traduit ici la grande amertume des habitants de l'île, ce désarroi prend un tour davantage politique au cours du temps de l'événement (plusieurs années), ce que l'on repère à partir d'un relevé chronologique des titres bi-thématiques à deux points des journaux de la presse régionale réunionnaise :
- Épidémie de chikungunya : 87 cas pour le moment
 - Chikungunya : épidémie galopante
 - Chikungunya : le cap des 1100 dépassé
 - Chikungunya : alerte rouge
 - Chikungunya : **il faut des actes**
 - Chikungunya : **le PCR monte au créneau**
 - Grippe aviaire-Chikungunya : **pas le même combat**
 - Chikungunya : **l'État pointé du doigt**

- 55 C'est que dans les titres bi-thématiques à deux points, comme on a pu déjà l'entrevoir plus haut, la deuxième partie du titre sélectionne certains des traits sémantiques de la première, ici ceux du mot *Chikungunya*, et différemment au fil du temps : d'abord rapportés à la maladie, à l'épidémie, les énoncés finissent par mettre en cause le rôle de l'État (le pouvoir central, Paris) dans la gestion calamiteuse de cette crise sanitaire, qui devient de ce fait une crise politique (le ministre de l'Outremer de l'époque ayant parlé d'« une simple grippette »).
- 56 Enfin, et cela semble alors une première dans l'arrivée des citoyens ordinaires dans les débats, lorsque le 25 septembre 2010 (soit 5 ans après le début de l'épidémie), *Libération*, quotidien de la presse nationale distribué à la Réunion, titre « Premier cas français de Chikungunya », cela déclenche le tollé des Réunionnais qui se déchaînent sur l'internet, les blogs et les forums : « la France, c'est où ? », « Que se passe-t-il ? La Réunion n'est plus la France ? », « On est devenu indépendant ? Depuis quand ? ». Cela explique le rôle des dessins de presse comme celui évoqué *supra*, mais cela souligne également la part importante que prennent désormais, grâce aux nouveaux médias, le discours des citoyens ordinaires dans la représentation des événements (dans Idelson et Ledegen éds 2011).
- 57 Tous les éléments qui rendent compte de la temporalité, de la localisation, de l'extension spatio-temporelle de l'événement (les prépositions, les indicateurs d'espace et de temps, les marques d'aspect comme *déjà*, *enfin*, *ne...plus*, *encore*, *nouveau*, *autre*, etc.) jouent de fait un rôle dans l'événementialisation. En relation avec les précédents, et en particulier les mots-événements ou les noms d'événements, ils participent à la construction d'une mémoire collective des « événements-objets », illustrant ainsi le dialogisme de la nomination, à travers le rappel des discours que les mots charrient au fil du temps. Je ne développerai pas ici le fonctionnement de ces échos mémoriels inscrits dans les mots, les formes grammaticales, les constructions syntaxiques, qui sont autant de lieux d'inscription de l'interdiscours et du dialogisme (voir Moirand 2012, 2013 pour une synthèse théorique), et de signaux utiles à la contextualisation des données (voir Moirand 2006). Je rappellerai cependant que ces échos mémoriels contribuent non seulement à la construction des référents de l'événement mais davantage encore à l'orientation pragmatique, voire argumentative, de certaines représentations de l'événement, parce qu'ils participent à l'éclairage des *objets de discours* (au sens de Grize 2005), et par suite à « la portée des arguments inscrits dans le précédent » (Chateauraynaud et Doury dans *Dire l'événement* 2013).
- 58 En conclusion, je préfère souligner le rôle de cette dynamique discursive particulière à l'événement : si l'avant et l'après donnent à des faits du monde, faits physiques ou sociaux au sens de Searle 1995, une saillance événementielle, l'espace-temps de l'événement s'élargit en retour vers le passé et l'espace-temps d'un événement passé se réinvestit dans le présent (Cislaru dans *Mediazioni* 15, 2013). Je soulignerai également la particularité de l'événement à l'instant où il est saisi par la langue et la communication : ressenti comme un événement si on le vit (mais on peut le ressentir émotionnellement à travers les représentations qu'on en a par la littérature, les films, les photos, les médias et les arts en tous genres...), on peut s'interroger aujourd'hui sur la place qu'il faudrait accorder aux « faits » et aux « objets » naturels ou fabriqués qui « font » l'événement (le rôle des « places » dans les révolutions, celui du moustique, de l'oiseau ou du prion dans les pandémies, la pollution « invisible » mais toujours fantasmée et génératrice de comportements, le précédent de l'attentat terroriste qui revient en mémoire depuis le 11 septembre, etc.). Je soulignerai enfin la place prise par les nouveaux médias (le web 2.0.)

qui permettent aux citoyens ordinaires d'intervenir dans la construction discursive (voire visuelle) des événements, donc dans la fabrication des événements, qui naissent et parfois disparaissent aussi rapidement qu'ils ont surgi, et de manière bien plus rapide qu'au travers du classique courrier des lecteurs (Calabrese 2014). Cela s'accompagne d'une tendance des médias actuels, traditionnels et nouveaux, en France en tout cas : privilégier davantage que l'événement lui-même les polémiques jusqu'à « faire » de simples faits divers des « événements de société ».

3. La représentation des controverses et son impact actuel dans la création des événements

- 59 J'ai montré ailleurs (Moirand 2014a) comment la représentation discursive des événements dans la presse tend à s'arrêter sur la confrontation des discours représentés lorsqu'ils sont empruntés à des communautés discursives antagonistes, et cela sur une même page, dans un même article, dans une même émission. On a pu ainsi recenser toutes les formes possibles de discours représentés (au sens de Fairclough) ou de représentations du discours autre (au sens de Authier-Revuz), et dans la perspective que j'ai adoptée, toutes les formes de dialogisme (dans le sillage de la réinterprétation du concept faite par les linguistes francisants de l'espace francophone européen – Moirand 2013), depuis sa forme la plus manifeste (interactionnelle, montrée) jusqu'aux formes suggérées ou cachées de l'allusion, voire du pré-construit et de l'interdiscours (au sens de Pêcheux) – voir également J.M. López Muñoz *et al.* eds 2005.
- 60 J'ai choisi ici de m'arrêter sur une forme particulière de discours représentés : une sorte de montage de propos antagonistes effectué par les professionnels des médias, et qui contribue à « faire l'événement », tendance qui semble être le résultat d'une certaine porosité discursive entre les médias traditionnels et les nouveaux médias : les non-professionnels, locuteurs ordinaires, réagissant plus rapidement parfois que les professionnels déontologiquement plus prudents, inondent les nouveaux médias (sites internet, blogs, réseaux sociaux...) de propos et même de photos (le téléphone portable est un objet vecteur de comportements nouveaux), qui contraignent le monde médiatique à courir après ces événements.

3.1 Comment Fukushima relance le débat...

- 61 Dans le numéro du *Parisien* où l'ombre de Tchernobyl apparaît à la une, on voit évoluer le traitement médiatique de Fukushima vers la question de l'énergie nucléaire en France et le débat politique qui s'ensuit, ce que résume en un verbe un titre de la page 5 :
- Le débat s'**envenime** entre l'UMP et les écolos
- 62 En fait, toute la double page participe à la mise en scène d'une représentation des controverses, qui s'appuie sur les renvois explicites ou implicites aux titres, aux intertitres, à l'infographie et aux photos, mais aussi par l'usage d'un *intertexte plurilogal* (Moirand 2007a, par ex.), qui permet d'enchaîner dans une même phrase sur des propos antagonistes : on se trouve face à une progression discursive qui repose, comme le dit Verine (2005 : présentation) sur « le rôle que jouent les marqueurs d'hétérogénéité montrée dans l'articulation de séquences textuelles citées à leur amont, à leur aval ou à leur ailleurs »... On assiste ainsi à une mise en scène de points de vue contradictoires non

seulement sur l'aire de la page entre des genres d'articles différents mais également à l'intérieur d'un même genre d'article au fil de sa progression discursive. Ainsi en haut de la page 4, le titre *A Fessenheim, pas d'effolement autour du site* est partiellement contredit par l'intertitre reproduisant des propos cités plus bas :

Depuis les événements au Japon, la centrale nucléaire de cette commune de 2 200 habitants, la plus ancienne du parc français, **est pointée du doigt**. Pourtant pas question **pour les habitants** de tomber dans la panique. **Sébastien, ouvrier de 23 ans est serein** : « [...] ». **Pour Marie**, assistante maternelle de 45 ans, « cette polémique est absurde [...] ». Pour elle, la centrale joue également un rôle économique important : « 70 % des habitants de la commune travaillent à la centrale. Ce serait un véritable drame si celle-ci devait s'arrêter. »

« cette centrale doit être démantelée au plus vite [intertitre]

Un argument tempéré par les antinucléaires, pour lesquels un démantèlement générera forcément de l'emploi. Depuis près de dix ans, regroupés au sein de l'association Stop Fessenheim, **ils militent pour** l'arrêt des deux réacteurs alsaciens, jugés potentiellement dangereux : « [...] ». **Ce que dénonce encore Stop Fessenheim**, c'est le maintien d'une centrale où se multiplient les incidents [...].

[...] « **Cette centrale doit être démantelée** au plus vite, car le discours rassurant du lobby pro-nucléaire ne tient plus au regard des événements au Japon, **soupire Jacques Fernique**, tête de file Europe Écologie-les Verts en Alsace.

- 63 On peut observer ici l'alternance au fil du texte des propos tenus par des habitants de Fessenheim avec les propos des associations écologiques alors qu'en bas de page, dans l'article *Des doutes sur nos centrales*, ce sont les propos des antinucléaires qui alternent avec ceux d'acteurs du nucléaire, qui eux se veulent rassurants. Les rédacteurs interviennent alors dans l'encadrement des paroles rapportées pour désigner les locuteurs, pour introduire des paroles rapportées ou des actes de parole au travers de verbes (*répond, soupire, accuse, martèle, dénonce...*) ou de catégorisations métalangagières (*argument*), qui décrivent et/ou caractérisent les propos des uns ou des autres ou leur manière de dire (voir Moirand 2014b) :

L'association Sortir du nucléaire **accuse EDF** d'avoir minimisé les risques pour « [...]

»

[...] **Ce que dénonce** encore Stop Fessenheim

[...] **martèle André Hatz**

[...] **soupire Jacques Fernique**

Un argument qui ne convainc pas l'association Robin des bois

Autant d'arguments **balayés d'un revers de la main** par EDF comme par Areva (

voir ci-dessus et p. 5)

- 64 On peut alors observer le travail d'écriture du journaliste qui intervient dans la progression discursive des textes en assurant les liens entre les points de vue qui s'affrontent, et qui finit par se glisser à la fin du texte pour renvoyer le lecteur aux interviews de deux acteurs du nucléaire reproduits dans la même double page.

3.2 Un genre particulier de la presse contemporaine ?

- 65 Ce corpus a conduit à étudier la mise en scène des controverses dans la presse imprimée et la presse en ligne, et à faire l'hypothèse d'un genre particulier de textes d'information : un genre d'information sur les controverses, qui se développerait quel que soit le type d'événements. Mais c'est sur les controverses politico-scientifiques, qui sont un objet d'études privilégié de mes travaux, que je me suis arrêtée, en particulier celles concernant, outre le nucléaire civil, le gaz de schiste et le débat récurrent sur les OGM,

relancé en septembre 2012 par ce qu'on a appelé « l'affaire Séralini », la désignation « affaire » ayant en elle-même un parfum de polémique (l'affaire du Crédit lyonnais, l'affaire DSK, l'affaire Cahuzac, etc.).

- 66 On peut ainsi mettre au jour des types de catégorisations qui interviennent dans la construction du genre « information sur les controverses » :
- 67 – des catégorisations métalangagières : *débat, argument, étude, explication, conclusion*
- 68 – des formes de catégorisations des acteurs en conflit : *les anti, les pro, les partisans, les pour, les contre*
- 69 – des cotextes phraséologiques particuliers ainsi que des catégorisations de l'acte de parole qui les sous-tend ou de l'effet de l'acte en question, voire des emplois métaphoriques de formes de désignation :
- relancer, rallumer, raviver, entretenir (le débat)
des arguments qui font mouche, des arguments de poids, des arguments brandis par le lobby pro-gaz de schiste
véritable bombe qui relance le débat, fer de lance du combat anti-gaz de schiste, le lobby pétrolier et gazier
- 70 Ces travaux ont également montré comment l'ordre du discours permet de juxtaposer des propos contradictoires sans verbaliser leur opposition, grâce à la ponctuation et à l'ordre du discours :
- Si le sujet resurgit, c'est que, depuis cet été, les pétroliers, repris par des élus, ont trouvé un argument de poids : cette manne pourrait relancer la croissance économique. « Nous sommes les seuls au monde à refuser de chercher alors qu'on a peut-être sous nos pieds un trésor » **fait valoir Jacques Sallibartant**, président de l'Amicale des foreurs et des métiers du pétrole. **Pour l'ancien premier ministre Michel Rocard**, la France serait même « bénie des Dieux ». Un « mythe » construit de toute pièce par le « lobby pétrolier et gazier » **selon l'ex-ministre de l'Écologie Corinne Lepage**.
- Les arguments brandis par le lobby pro-gaz de schiste [...] sont alléchants en période de crise. « Faux ! » répond la sénatrice Laurence Rossignol.
- 71 On observe alors le travail particulier des rédacteurs de ce genre d'informations depuis le tri des séquences de discours rapporté jusqu'à la façon de les insérer, voire de les reformuler et de les encadrer de ses propres dires (Krieg-Planque 2010). On assiste en effet à une sorte de montage de séquences énonciativement hétérogènes au fil d'une progression discursive adaptée à l'information sur les controverses :
- 72 – sur le plan de la langue, on relève toutes les formes de discours représentés et de catégorisations métalangagières recensées pour le français ;
- 73 – sur le plan du discours, on voit comment les segments rapportés semblent « dialoguer » alors qu'ils sont extraits de paroles prononcées dans des lieux et à des moments différents, dans des situations et des contextes différents ;
- 74 – sur le plan de la communication, on voit comment on fait se répondre des acteurs qui ne se sont parfois jamais rencontrés dans l'espace social, et qui n'auront sans doute jamais l'occasion de se rencontrer.⁹
- 75 Enfin, au-delà de ces segments intertextuels, qui surgissent au fil du discours et se répondent, on voit surgir, dans les caractérisations comme dans les métaphores qu'on rencontre, un interdiscours (*trésor, manne, France bénie des Dieux*)... qui rappelle l'argumentaire utilisé par l'Électricité de France pour justifier le développement du nucléaire civil il y a quelque quarante ans : relancer la croissance économique et

permettre un faible coût de l'électricité, grâce aux nouvelles sources d'énergie..., hier le nucléaire, aujourd'hui le gaz de schiste.

3.3 Une caractéristique culturelle ou une tendance des médias actuels ?

- 76 On assiste, me semble-t-il, à un développement de la représentation des controverses dans les médias, comme si la controverse « est » un événement en soi, ce qui, dans la presse traditionnelle ou en ligne, se manifeste dans la mise en page (ou en écran), les dessins de presse, le titrage, et jusqu'à la texture énonciative des textes comme on a pu l'entrevoir ici. On peut s'interroger sur les raisons de cette place prise désormais par la polémique dans les genres de l'information : s'agit-il ici d'un nouveau sous-genre de texte d'information ? Est-ce dû à l'importance donnée en France aux affrontements, à la différence d'autres pays européens où règne une culture du consensus ?¹⁰
- 77 Ernest-Ulrich Grosse, chercheur allemand qui travaille depuis longtemps sur la presse parisienne et la presse européenne, et sur leur évolution, explique comment certains genres évoluent en fonction de l'histoire des sociétés. Il rappelle qu'au temps du pré-capitalisme en Europe, les feuilles périodiques se répandent grâce à l'invention de l'imprimerie, se limitant alors à deux genres primitifs censés transmettre aux élites les informations essentielles : la brève et le compte-rendu. Mais à partir de la Révolution (1789) et de son rayonnement dans les révoltes et les révolutions des pays situés autour de la France, il se crée une presse où l'opinion et le débat apparaissent, non pas à côté de l'information, mais dans une tendance, qui perdure encore, de « mixage » entre le commentaire et l'information (Grosse 2000). S'il souligne l'apparition de genres nouveaux au cours du temps, en particulier les textes de conseils, dans l'ébauche qu'il propose d'une théorie pour expliquer l'évolution de genres journalistiques, il ne semble pas, dans ce texte en tout cas, faire une place à ce genre d'information sur les controverses, genre qui me semble davantage caractéristique de la presse quotidienne française de ce début de 21^e siècle...
- 78 Une autre explication est en effet à rechercher dans le développement des nouveaux médias et la perte d'influence de la presse écrite, y compris dans sa version en ligne : le web 2.0 par exemple permet aux publics d'intervenir dans les débats sur les forums et les réseaux sociaux, etc., comme le montrent par exemple Azouzi (dans *Mediazioni* 15, 2013) et Calabrese (dans *Dire l'événement*, 2013) à propos des « printemps arabes », et notamment de « la révolution du jasmin » en Tunisie : les publics ne s'en remettent plus aux médias pour se faire une opinion, contestant même jusqu'à la dénomination de l'événement entérinée par les journalistes professionnels, et allant jusqu'à proposer à la discussion d'autres désignations sur Wikipedia.¹¹
- 79 De fait, il me semble que les « sondages » dits « express » en « pour » ou « contre » (qui ne sont pas des sondages), les questions aux téléspectateurs et aux lecteurs qui interviennent dans les débats (en cliquant sur « j'aime » ou « je n'aime pas »), ainsi que les polémiques que la télévision affectionne, renforcent une bipolarité des opinions, des attitudes, des croyances, jusqu'à « créer », au-delà de l'événement, des controverses parfois non directement liées à l'événement : le moindre fait divers tourne ainsi à l'affrontement, renforcé par la simplification qu'apporte la technologie numérique où il suffit de cliquer sans même avoir à « expliquer » pourquoi on est pour ou pourquoi on est contre... On assiste ainsi à l'intervention d'actions collectives, qui, par l'intermédiaire

d'une diffusion qui se propage à vive allure via les réseaux sociaux, vont jusqu'à « faire l'événement » ou à transformer en événement ce qui n'en est pas. Et, dans une espèce de concurrence fébrile et trompeuse (les visées de l'information n'étant pas comparables), les médias traditionnels semblent souvent courir après... de pseudos événements, qui se caractérisent par leur éclectisme ainsi que par une réduction de la « controverse » en « pour » ou « contre », comme par exemple en novembre et décembre 2013 dans la presse parisienne :

Rythme scolaire : **la Fronde des maires** s'amplifie
 Les transporteurs **contre** l'écotaxe
 Les Français en colère **contre** leur équipe de foot
 En Roumanie, **fronde paysanne contre** le gaz de schiste
La résistance au gaz de schiste s'internationalise

80 Les mêmes mots, les mêmes métaphores, les mêmes images sont utilisés, quel que soit le type d'événement et quelle que soit la gravité du débat, comme si tout devait faire l'objet de polémiques, au même titre, et au prétexte qu'il faut toujours donner son avis, même si on ne sait pas pourquoi il faudrait avoir un avis, et même si on n'en a pas ; et cela s'accompagne d'un usage fréquent de formes de généralisation (*Les Français, les transporteurs, les maires*, etc.) – voir Moirand 2014c.

81 L'important, c'est de réagir vite et de participer au débat ou au faux débat qu'on vous propose. Ainsi, à titre d'exemple, le quotidien *le Parisien/Aujourd'hui en France* a une rubrique quotidienne qui s'intitule « La question du jour », à laquelle les lecteurs internautes peuvent répondre « oui » ou « non » sur le site du journal, rubrique qui fournit également « la réponse à la question d'hier », c'est-à-dire les pourcentages de oui et de non ainsi que le nombre d'internautes qui ont répondu (qui « ont voté » dit le journal, ce qui ne peut que semer la confusion en période d'élections...) :

Sur nos sites www.leparisien.fr et www.aujourd'hui.fr

• La question du jour.

Cela vous dérangerait-il d'être dirigé par une femme ?

Réponse à la question d'hier.

Chômage : croyez-vous à l'inversion de la courbe ?

OUI : 13,5 % NON : 86,5 %

11 325 internautes ont voté

[8 mars 2014]

• La question du jour.

Pic de pollution : avez-vous peur pour votre santé ?

Réponse à la question d'hier.

Êtes-vous pour la circulation alternée

en cas de pic de pollution ?

OUI : 49,4 % NON : 50,6 %

9 367 internautes ont voté

[15 mars 2014]

82 L'avis des spectateurs de télévision est encore plus facile à obtenir sur un site et/ou à propos d'une émission lorsqu'il suffit désormais de cliquer ou même de tweeter en quelques caractères. Sans compter le tour « happening » que prennent certaines émissions de débats sur les chaînes d'info en continu comme sur les autres (« Ce soir (ou jamais !) » sur France 2, « C dans l'air » sur France 5, « Ça se discute » sur i-Télé) et que reconnaissent par ailleurs certains des participants eux-mêmes :

– « La télévision privilégie désormais la polémique à la controverse » estime Nicolas Demorand

– « Dans ces magazines, il faut un clash car la confrontation est télégénique, assure

le philosophe Vincent Cespedes, invité récurrent de ces débats. Ces émissions sont l'extension du "Battle" dans le Rap, c'est le j'aime/je n'aime pas de Facebook. » [« Affrontement cathodique », dans le supplément Télévisions *Le Monde*, 16 mars 2014]

- 83 De même que les interviews écrites sont devenues un genre de la presse papier à partir du moment où la radio a commencé à diffuser des entretiens enregistrés, de même un genre nouveau, la représentation des polémiques, tendrait à se développer dans la presse écrite ou en ligne, largement influencée par les débats télévisés actuels. C'est en tout cas une hypothèse qui reste à confirmer.
- 84 Au terme de ce parcours à travers l'événement « saisi » par la langue et la communication, on a pu constater le rôle du discours en tant que lieu de rencontre entre les objets, les humains et les événements du monde ainsi que le rôle des locuteurs en interaction avec leur environnement, mais aussi avec leur histoire et leur mémoire, y compris par le biais des objets technologiques, nouveaux vecteurs d'opinions et de polémiques : les événements sont ainsi construits par le langage verbal et visuel mais cette construction est elle-même façonnée par les objets techniques et les nouveaux systèmes de communication producteurs de sens et de discours. Sans doute devrait-on s'interroger davantage sur ce que deviennent les interactions entre les objets, les faits du monde, les événements, au-delà de la parole et de l'écriture, dans les marges du discours, et prendre davantage en compte les émotions (au moins l'expression des émotions) dans le récit qu'on fait des événements, et dans les nouveaux moyens de communication. N'est-ce pas l'émotion qui l'emporte sur la raison (en tous cas sur la recherche de l'explication) dans la rapidité des réactions due aux nouveaux médias, y compris lorsqu'il s'agit d'événements-objets et non pas d'événements ressentis ? Tenir compte du champ de la dimension émotionnelle pourrait constituer une autre entrée dans la saisie de l'événement et dans la représentation des référents de l'événement par la langue, le discours et la communication.
-

BIBLIOGRAPHIE

Collectifs sur la notion d'événement et/ou les noms d'événements

Dire l'événement. Langage, mémoire, société. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013 (LONDEI, MOIRAND, REBOUL-TOURÉ, REGGIANI éds)

Interpréter l'événement. Aspects linguistiques, discursifs et sociétaux. Limoges, Lambert-Lucas, 2014. (BRUNNER, ELEFANTE, KATSIKI, REGGIANI éds).

Mediazioni n° 15, « Les facettes de l'événement : des formes aux signes ». Université de Bologne, 2013 (BALLARDINI, PEDERZOLI, REBOUL-TOURÉ, TRÉGUER-FELTEN, éds) : <http://mediazioni.sitlec.unibo.it>.

Numéros de revue

Hermès 46 (2006) : Événements mondiaux, regards nationaux.

Les Carnets du Cediscor 1 (1993) : Les catastrophes naturelles dans la presse quotidienne.

Les Carnets du Cediscor 6 (2000) : Rencontres discursives entre sciences et politique dans les médias.

Les Carnets du Cediscor 11 (2011) : Le nom propre en discours.

Mots 86 (2008) : Toponymes.

Mots 87 (2008) : Chrononymes. Le temps de la politisation.

Sociétés & Représentations 32 (2011) : « Faire l'événement ».

Terrain 38 (2002) : Qu'est-ce qu'un événement ?

Terrain 54 (2010) : Catastrophes.

Articles et ouvrages récents :

ARQUEMBOURG J., 2003, *Le temps des événements médiatiques*, Bruxelles : de Boeck/INA.

ARQUEMBOURG J., 2011, *L'événement et les médias. Les récits médiatiques des tsunamis et les débats publics (1755-2004)*, Paris : Archives contemporaines.

BARBET D., 2009, *Grenelle. Histoire politique d'un mot*, Rennes : Presses universitaires de Rennes.

BUDOR D. (éd.), 2013, *L'événement à l'épreuve des arts*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.

CALABRESE L., 2012, *L'événement en discours. Presse et mémoire sociale*, Louvain-la-Neuve : L'Harmattan-Academia s.a.

CALABRESE L., 2014, « Rectifier le discours d'information médiatique. Quelle légitimité pour le discours profane dans la presse d'information en ligne ? », *les Carnets du Cediscor* 12, 21-34.

CISLARU G. et alii (éds), 2007, *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*, Paris : Presses Sorbonne nouvelle.

CORRE É., 2009, *De l'aspect sémantique à la structure de l'événement. Les verbes anglais et russes*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.

CRUSE A. D., 2004, *Meaning in Language. An introduction to Semantics and Pragmatics*, Londres : Oxford University Press.

DAVIDSON D., 1980, *Essays on Actions and Events*, Oxford : Clarendon Press (Trad. fr., 1993, *Actions et événements*, Paris : PUF).

GRIZE J.-B., 2005, « Le point de vue de la logique naturelle », in DOURY M. & MOIRAND S. (éds), *L'argumentation aujourd'hui. Positions théoriques en confrontation*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 35-43 (trad. esp., 2009, *La argumentación hoy. Encuentro entre perspectivas teóricas*, Montesinos).

GROSSE E. U., 2000, « Évolution et typologie des genres journalistiques », *Semen* 13, 15-36. En ligne.

GUILHAUMOU J., MALDIDIER D. & ROBIN R., 1994, *Discours et Archive*, Bruxelles : Mardaga.

HALBWACHS M., 1950/1997, *La mémoire collective*, Paris : Albin Michel.

- IDELSON B. & LEDEGEN G. (éds), 2011, *Chikungunya : la médiatisation d'une crise. Presse, humour, communication publique*, Belgique : Éditions EME.
- KRIEG-PLANQUE A., 2010, « Pour une analyse discursive de la communication comme anticipation des pratiques et de transformation des énoncés », in BURGER M. (éd.), *Les médias et le politique. Le français parlé des médias*, actes du colloque de Neuchâtel 2009, en ligne depuis scholar.google.fr, consulté le 10/10/ 2013.
- LÓPEZ MUÑOZ J. M., MARNETTE S. & ROSIER L. (éds), 2005, *Dans la jungle des discours. Genres de discours et discours rapporté*, Cadix : Service de publication de l' Université de Cadix.
- MOIRAND S., 2006, « Se situer par rapport à la notion de contexte », *Pratiques* 129-130, 43-49.
- MOIRAND S., 2007a/2008/2011, *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*, Paris : Presses Universitaires de France (ouvrage traduit en arabe).
- MOIRAND S., 2007b, « Discours, mémoires et contextes : à propos du fonctionnement de l'allusion dans la presse », *CORELA*, en ligne, et *Estudos da Lingua(gem)* 61 (2008), en ligne.
- MOIRAND S., 2009, « Des façons de nommer 'les jeunes' dans la presse nationale », *Adolescence* 27/70, 907-919.
- MOIRAND S., 2010, « Le choc des discours dans la presse française : l'exemple des violences urbaines (automne 2005) et des manifestations étudiantes (hiver 2006) », in FORNASIERO J. & M ROWA-HOPKINS C. (éds), *Explorations and Encounters in French*, Adelaide (Australie) : Université of Adelaide Press, 35-76. Disponible sur : <http://www.adelaide.edu.au/press/titles/explorations/Explorations-Ebook.pdf>
- MOIRAND S., 2011, « Du sens tel qu'il s'inscrit dans l'acte de nommer », in BRAUN DAHLET V. (coord.), *Ciências da linguagem e didática das linguas*, São Paulo : Humanitas/Fapesp, 165-179.
- MOIRAND S., 2012, « Retour sur une approche dialogique en analyse du discours », in COLAS-BLAISE M. & al. (éds), *La question polyphonique ou dialogique en sciences du langage*, Metz : Université Paul Verlaine, 375-398.
- MOIRAND S., 2013, « Le dialogisme : de la réception du concept à son appropriation en analyse du discours », *Cahiers de praxématique* 57, 69-100.
- MOIRAND S., 2014a, « Vers de nouvelles configurations discursives », *Les Carnets du Cediscor* 12, 141-149.
- MOIRAND S., 2014b, « L'hétérogénéité énonciative au fil du texte : la représentation des controverses dans les genres de l'information de la presse quotidienne », *Arena Romanistica* 14, 140-164.
- MOIRAND S., 2014c, « Trois notions à l'épreuve de la dimension morale du discours », *Pratiques* 163-164 (à paraître).
- NÉE É., 2012, *L'Insécurité en campagne électorale*, Paris : Champion.
- NÉE É. & VENIARD M., 2012, « Analyse du discours à entrée lexicale (ADEL) : le renouveau par la sémantique ? », *Langage & Société* 140, 15-28.
- NEVEU E. & QUÉRÉ L. (éds), 1996, « Le temps de l'événement 1 et 2 », *Réseaux* 75 et 76.
- NIEMEYER K. & ROSSELET C., 2012, « De Tchernobyl à Fukushima. Les images télévisées, les mémoires collectives et le nucléaire », *New Cultural Frontiers* 3, 106-118.
- PAVEAU M.-A., 2006, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.

- PAVEAU M.-A., 2012, « Ce que disent les objets. Sens, affordance, cognition », *Synergies Pays Riverains de la Baltique* 9, 53-65.
- PORDEUS RIBEIRO M., 2012, « Le clivage droite/gauche dans les presses française et brésilienne », in DONOT M. & PORDEUS RIBEIRO M. (éds), *Discours politiques en Amérique latine : représentations et imaginaires*, Paris : L'Harmattan, 179-194.
- QUÉRÉ L., 2013, « Les formes de l'événement. Quelques considérations pragmatiques », dans Les facettes de l'événement, *Mediazioni* 15, en ligne.
- SERANO Y., 2012, *Nommer le conflit armé et ses acteurs en Colombie*, Paris : L'Harmattan.
- SEARLE J. R., 1995, *The Construction of Social Reality*. New York : Free Press (traduction française : *La construction de la réalité sociale*. Paris : Gallimard, 1998).
- SIBLOT P., 1997, « Nomination et production du sens : le praxème », *Langages* 127, 38-55.
- VAN DE VELDE D., 2006, *Grammaire des événements*, Arras : Presses universitaires du Septentrion.
- VENDLER Z., 1957/1967, « Verbs and Times », in VENDLER Z., *Linguistics and Philosophy*, Ithaca : Cornell University Press, 97-121.
- VENIARD M., 2013, *La nomination des événements dans la presse. Essai de sémantique discursive*, Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté.
- VERINE B. (éd), 2005, « Hétérogénéités énonciatives et types de séquence textuelle », *Cahiers de praxématique* 45. En ligne sur revues.org

NOTES

1. Légende qui accompagne l'estampe représentant le tremblement de terre de Lisbonne dans le n° 54 de la revue *Terrain*.
2. On remarquera au passage que le français n'a qu'un seul mot là où l'espagnol et le portugais en ont deux (*acontecimiento* et *evento* en espagnol), et qu'en anglais on distingue aujourd'hui entre *event* et *happening* (du verbe *to happen*).
3. Les données prises dans cet article à titre d'exemple sont extraites pour l'essentiel de travaux personnels diffusés à l'étranger (Colloques ou conférences en Argentine, en Australie, au Brésil, au Chili, en Espagne, en Italie, en Tunisie...) et de travaux de jeunes chercheurs, docteurs ou doctorants avec qui j'ai eu l'occasion de travailler ou que j'ai eu l'occasion de rencontrer : ils sont signalés au fil du texte et en bibliographie.
4. On peut ainsi distinguer des composés polylexicaux mixtes (nom commun classifiant + nom propre) : la guerre d'Algérie, la guerre d'Afghanistan, le drame de Lampedusa, la catastrophe de Fukushima ; des formes composées de noms communs dont le premier joue un rôle classifiant (la crise de banlieues, le scandale du sang contaminé, l'affaire du Crédit Lyonnais, la révolution du jasmin) et des mots-événements (Moirand 2007a) : Katrina, Bhopal, le 11 septembre, le voile, le sang contaminé, etc. – voir *Les Carnets du Cediscor* 11 et Moirand 2011.
5. Et les rebelles des uns sont souvent les résistants des autres, non sans entretenir une confusion quant à l'histoire de ces deux désignations (Moirand 2014c).
6. Pourquoi pas un Grenelle des retraites ? un Grenelle de la mer ? un Grenelle du football ? un Grenelle de la culture ? Barbet recense dans son travail plus de deux cents propositions de « Grenelle » différents...
7. On peut noter ici le rôle que jouent « les commémorations » dans la construction des mémoires collectives et du futur de l'événement : trois ans après Fukushima, outre les images des

manifestations du souvenir diffusées le 11 mars 2014 dans les journaux d'information, la chaîne de télévision Arte diffuse dans la semaine qui suit deux émissions : *Fukushima Chronique d'un désastre* (17 mars) et *Le monde après Fukushima* (le 18 mars).

8. J'ai emprunté cet exemple à un contrôle que j'avais donné en 2010 pour un cours de master à distance et où il s'agissait d'analyser la double page du Courrier des lecteurs de l'hebdomadaire *Marianne* : certains étudiants n'avaient perçu dans Copenhague que la référence à la capitale du Danemark, ne tenant compte ni des indices inscrits dans la progression des textes ni du cotexte ; beaucoup n'ont pas été en mesure de faire le rapprochement entre le sommet sur le climat et la ville où il avait lieu.

9. On pourrait penser que la presse écrite et la presse en ligne tentent de reproduire la souplesse du montage télévisuel ou radiophonique où l'on peut voir, par exemple, se répondre deux personnes qui en fait n'étaient pas en face à face, et parlaient à des moments différents, dans des lieux différents, etc.

10. Dans un tout autre contexte, Michele Pordeus (dans Donot et Pordeus 2012 et dans *Mediazioni* 15, 2013), qui compare la place du clivage gauche-droite tel qu'il apparaît dans les presses brésilienne et française lors des élections présidentielles, montre qu'il est nettement (statistiquement) davantage présent dans les journaux français que dans les journaux brésiliens (thèse en co-tutelle soutenue le 28 janvier 2015).

11. Cela remet en cause la notion de déférence proposée par Laurence Kaufmann, à savoir que les publics s'en remettent aux professionnels pour désigner les événements (voir Calabrese dans *Dire l'événement* 2013 et Calabrese 2014).

RÉSUMÉS

Cette étude se situe au croisement d'une réflexion sur la notion d'événement, telle que la définit un dictionnaire d'usage actuel (le Petit Robert 2012), et d'une réflexion sur le langage verbal dans ses rapports avec l'environnement des locuteurs, et leurs rapports aux realia (objets du monde, acteurs, etc). Si l'événement, c'est « ce qui arrive et qui a une importance pour l'homme », ce sont les façons de le décrire et plus particulièrement de le nommer, de le désigner, de le caractériser qu'on étudie dans une première partie à partir de plusieurs types d'événements et de désignations rencontrées dans la communication médiatique. Dans une perspective davantage constructiviste, la deuxième partie s'attache à la dynamique de l'événement et à son inscription dans le temps et l'espace : l'événement ne s'inscrit pas seulement dans la mémoire collective, et si l'espace-temps de l'événement s'élargit à la fois vers le passé et vers le futur, jouant alors le rôle de précédent, cela s'observe jusque dans les marques linguistiques de la temporalité et de la localisation telles qu'elles s'actualisent en français. La troisième partie traite d'un genre particulier de la presse quotidienne française : la représentation discursive des controverses telle qu'elle se développe à l'heure des nouveaux médias, ainsi que son impact dans la création des événements.

This study lies at the intersection of a reflection on the notion of event, as defined by a common use dictionary (le Petit Robert 2012), and a reflection on verbal language in its relationship with the speakers' environment, and their relationships with realia (objects in the world, actors, etc). As the event is "what happens and is significant for humans", we study the ways to describe and particularly to name many types of events in media communications (first part). In a more

constructivist perspective, the second part focuses on the dynamics of the event and its registration in time and space : the event is not only in the collective memory, and if space-time of events expand both into the past and into the future, while playing the role of precedent, that is observed even in temporal and location markers. The third part studies a specific discourse genre of French daily newspapers : the discursive representation of controversies and polemics in actual societies and its impact on the creation of events.

INDEX

Mots-clés : controverse, désignation, discours, espace/temps, événement, mémoire, sémantique

Keywords : controversy, discourse, event, memory, semantics, space/time

AUTEUR

SOPHIE MOIRAND

sophie.moirand@univ-paris3.fr Cediscor – Clesthia, Université Sorbonne Nouvelle, Sorbonne Paris Cité